

Lettre d'Istanbul. Cinéma turc: l'embellie

Yves THORAVAL



Édition électronique

URL : <http://cemoti.revues.org/635>
ISSN : 1777-5396

Éditeur

AFEMOTI

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 1998
ISSN : 0764-9878

Référence électronique

Yves THORAVAL, « Lettre d'Istanbul. Cinéma turc: l'embellie », *Cahiers d'études sur la Méditerranée orientale et le monde turco-iranien* [En ligne], 26 | 1998, mis en ligne le , consulté le 03 novembre 2016.
URL : <http://cemoti.revues.org/635>

Ce document est un fac-similé de l'édition imprimée.

Tous droits réservés

Lettre d'Istanbul. Cinéma turc: l'embellie

Yves THORAVAL

“ Introduire des cinématographies différentes en Turquie ” est pour sa directrice, Hüliya Ucansu, l'objectif du Festival International du Film d'Istanbul, lequel tint longtemps tête à la censure étatique. Il faut maintenant compter avec cette manifestation internationale très professionnelle et authentiquement cinéphilique, parrainée par la “ Fondation pour les Arts et la Culture d'Istanbul ”, une structure privée créée en 1973 par Nejat Eczacibasi, issu de la famille fondatrice de la firme pharmaceutique internationale du même nom. Celle-ci est également mécène des Festivals de Théâtre, de Musique et de Jazz ainsi que de la Biennale des Arts Plastiques d'Istanbul, des événements culturels majeurs dans un pays - 62 millions d'habitants - aujourd'hui travaillé par certains courants de pensée rétrogrades. La 17^e session du Festival d'Istanbul (18 avril-3 mai, 12.000 spectateurs payants) présentait 150 films de 45 pays, y compris des “ intégrales ” de Fellini, A. Wajda, Istvan Szabo et, en leur présence, de Bertrand Blier et du tonifiant Francesco Rosi. Le grand cinéaste turc Atif Yilmaz était à l'honneur, pour le plaisir des amateurs étrangers, légitimement venus voir le cinéma turc `in-situ'. La fragilité du cinéma d'auteur* perdue mais on assiste à un nouveau et spectaculaire engouement des Turcs pour le cinéma turc, même si les 450 écrans du pays - en constante amélioration technique - sont occupés à près de 85 % par les gros calibres hollywoodiens, contre 13 % pour les films turcs. Comme dans d'autres pays, quelques grands succès commerciaux “ nationaux ” ont récemment dopé une production locale essoufflée, favorisant les coproductions et la distribution à l'étranger et poussant les télévisions (120 chaînes dont 15 turques) à diffuser plus de films turcs actuels. Ce fut le cas en 1996 pour “ Istanbul sous mes ailes ” de Mustafa Altıoklar, un film historique soigné et paillard mais aussi une histoire d'amour et d'émulation scientifique dans l'empire ottoman à son apogée au XVII^e siècle : le film attira 600.000 spectateurs (un chiffre énorme pour un film turc) et se vendit à l'étranger. Altıoklar récidive cette année avec “ La rue du choléra ”, une coproduction turco-franco-hongroise déjà en tête au box-office en mai 1998. Plus extraordinaire encore est “ Le Bandit ” (Eskia**), une coproduction turco-bulgare de Yavuz Turgul qui, avec près de 3 millions de

spectateurs (dont 250.000 en Allemagne) cloue au pilori même les films américains, un score inouï depuis 20 ans. “ Hamam ” (1996), une coproduction turco-hispano-italienne réalisée par Ferzan Ozpetek ciblant apparemment le marché étranger, attira l'attention hors du pays sur la réalité d'un cinéma turc de qualité. Est-ce profitable au film d'auteur ? Celui-ci doit avant tout s'auto-financer et/ou tableur, avec un certain succès, sur “ Eurimages ”, “ bras séculier ” du Conseil de l'Europe pour le 7^e Art européen (4 à 7 films turcs subventionnés par an). Sur la vingtaine de nouveaux films turcs devant sortir en 98, neuf étaient programmés cette année, dont deux seulement échappent à certains travers du cinéma d'auteur turc de ces 20 dernières années : le narcissisme des réalisateurs et l'incrédulité du scénario et du jeu d'acteur. “ Kasaba ” (La Ville), premier film de Nuri Bilge Ceylan - Prix FIPRESCI 98 pour un film turc - est une merveille de photographie “ réaliste-poétique ” en noir et blanc. C'est, en quatre parties rythmées par les saisons et les lieux, la découverte des mystères de la nature et du monde des adultes par une écolière de 11 ans et son petit frère. Dans une bourgade turque “ typique ”, avec son “ idiot du village ”, sa fête foraine et ses habitants vaquant à leurs tâches quotidiennes, le film s'ouvre sur l'unique classe de l'école primaire très “ néo-kémaliste ” enfouie sous la neige que fréquentent les deux gosses. Groupés autour d'un vieux poêle, les élèves sont modérément attentifs aux propos de leur instituteur moustachu, lui-même plongé dans ses propres méditations. Ici, le temps semble arrêté, probablement dans les années 60-70 (on saura que le grand-père des jeunes protagonistes fut un conscrit résigné durant la Première Guerre Mondiale après le choix des Jeunes Turcs en faveur de l'Allemagne). Pas de misérabilisme mais une confrontation sans stridence des enfants avec les rêves inaboutis des adultes, en particulier de leur père, ancien étudiant aux USA et l'unique personne éduquée du voisinage, et d'un jeune cousin aboulique qui malgré son ardent désir de partir “ ailleurs ” est resté sans famille ni travail. La maîtrise du réalisateur est étonnante dans cette longue séquence statique et parlée, alors que la famille est réunie dans la nuit autour d'un feu de bois pour dîner d'épis de maïs et de pommes récoltés dans leur champ. Le film s'achève sur la vieille maison chaleureuse des enfants qui peu à peu troquent leur rusticité, celle de la nature où ils vivent, pour s'éveiller aux émotions humaines fondamentales. Quant à Zeki Demikubuz, un militant de gauche ayant connu la prison, il s'affirme après “ Bloc-C ”*** comme un réalisateur prometteur avec “ Innocence ” (Masumiyet) - Grand Prix à Anger et Prix Georges Sadoul 98 - , une forte et crédible allégorie de la violence multiforme sous-jacente dans la société turque. Sa peine de 10 ans pour meurtre purgée, Yusuf, écoeuré par la violence du monde extérieur, demande en vain au directeur de la prison de le garder. Un de ses co-détenus lui a donné une adresse où frapper mais il se rend chez sa sœur mariée à Izmir. Là, la guerre règne dans le ménage et il s'installe dans un hôtel miteux. Les feuilletons et les films sentimentaux diffusés par la télévision constituent sa seule relation au monde, ainsi que celle d'une petite-fille muette de naissance. Celle-ci est la fille abandonnée à elle-même de sa voisine de chambre, la pulpeuse chanteuse de cabaret Ugur, aux prises avec son amant-impresario Bekir. Après le suicide de Bekir dans un accès de jalousie, Ugur, dont Yusuf est secrètement amoureux, disparaît. Il part à sa recherche avec la fillette, puis, un jour, la télévision diffuse un fait divers, la mort d'une femme tentant de faire échapper son mari condamné à 20 ans de prison : c'est Ugur. Dorénavant en charge d'âme, Yusuf n'a plus qu'à se rendre à l'adresse qui lui fut donnée en prison, celle du père d'un détenu mort...

BIBLIOGRAPHIE

* Y.T., “ L'Avant-Scène ”, juillet 1993 et 1995, “ Le Monde ”, 23-34 avril 1995.

** Y.T., “ L' Avant-Scène ”, juillet 1998.

*** Y. T., “ L'Avant-Scène ”, juin 1994.

ANNEXES

17^e Festival International du Film d'Istanbul (1998) :

Grand Prix Tulipe d'Or : “ Le Miroir ” de Jafar Panahi (Iran)

Grand Prix du Meilleur Film Turc : “ Innocence ” de Zeki Demirkubuz

Prix de la FIPRESCI : - meilleur film turc “ La Ville ” de Nuri Bilge Ceylan

- meilleur film étranger : “ No Budget Story ” de Renos Haralambidis (Grèce)